

# **Carnet d'esquisses d'un auditeur**

**Francis Rousseaux**

**Année 1997-1998**

**Cinquantième session nationale**

**Institut des Hautes Etudes de Défense Nationale**



## Avertissement

Auditeur de la cinquantième session de l'Institut des Hautes Etudes de Défense Nationale durant l'année universitaire 1997-1998, il m'a semblé intéressant de consigner par écrit quelques réflexions exploratoires, au fil du déroulement de la session et au gré des inspirations.

Certaines de ces réflexions seront sans doute développées ou précisées ultérieurement, certaines feront peut-être même l'objet de publications. Aucun but précis ne leur a été assigné et elles n'engagent que l'opinion de l'auteur au moment de l'écriture.

Vous pouvez adresser vos remarques, suggestions et critiques à :

Francis Rousseaux

E-mail [francis.rousseau@poleia.lip6.fr](mailto:francis.rousseau@poleia.lip6.fr)

fax 01 40 46 26 05

tél. 01 46 33 60 03

20, rue de Condé, 75006 Paris

## Table des matières

Gestion des ressources humaines et professionnalisation des Armées .....	7
Représentation du renseignement en situation de crise géopolitique .....	11
Quand un esprit de défense particulier s'interroge.....	13
La mondialisation comme perversion d'un phénomène ancien .....	17
Loi du talion et universalité.....	21
Peut-on parler d'une crise de l'Etat face à la mondialisation ?.....	25
Décisions collégiales en Europe et institution des crises extérieures .....	29
Entour personnel et niche environnementale.....	33
L'innovation, le changement et la technologie.....	37
Interprétation d'images satellitaires et émotion subjective .....	41
Activités coopératives, interopérabilité et réorganisation des Armées .....	47



## **Gestion des ressources humaines et professionnalisation des Armées**

le 14 septembre 1997

### Résumé

Une organisation opère certes en prescrivant des comportements individuels, mais également en tant qu'elle est pensée par ceux qui s'y soumettent

### Mots-clés

Professionnalisation des armées, connaissance, épistémologie, mondialisation, ressources humaines, pensée, organisation militaire, logique, idée de la mort, institutions opérantes

Le Contre-amiral Jean Moulin, dans son discours du 6 septembre dernier, nous a suggéré que "les mutations et les perturbations du monde actuel déjà amorcées à la fin des années 70 sont l'une des causes de la chute du mur de Berlin et de la désagrégation de l'Union Soviétique, elles n'en sont pas une conséquence". Il a même prétendu proposer là un élément important pour la suite des réflexions qu'il inaugurerait.

Le Contre-amiral Jean Moulin se méfie des évidences empiriques, et montre que la pensée, lorsqu'elle se mobilise, a tôt fait de renverser jusqu'aux structures des raisonnements logiques. Car la pensée n'est réductible ni à un processus logique, ni à un rapport d'expérience avec ce qu'on appelle parfois, pour faire simple, "la réalité".

En définitive, la pensée est ce par quoi tout existe, et les faits du monde ne sont tels que lorsqu'ils sont pensés comme tels : l'objectivité n'est que le corrélat d'une subjectivité pensante. C'est ainsi que nous structurons le monde, dans la médiatisation paradoxale d'une conscience toujours immédiate, et toujours déjà sociale. C'est aussi pourquoi les objets techniques, en prescrivant leurs usages, constituent notre mémoire sans cesse actualisée, et le support dynamique de notre intersubjectivité.

S'il est vrai que la technique précède nécessairement la science et même la philosophie, il n'en est pas moins vrai que le discours scientifique ne constitue pas, tant s'en faut, le "nec plus ultra" de la connaissance (de la gnose, diraient ici les philosophes) : il en est même une réduction particulière, bien repérée par les épistémologues.

Ce ne sont là que des propos très généraux, empruntés à Descartes et à l'image de son fameux "cogito". Mais ces propos donnent de la puissance à la pensée en général, puisqu'ils restituent toute sa primauté à l'intuition originaire, qui peut en droit suspendre toute exigence de connaissance empirique pour accéder à l'essence des phénomènes.

Si le repli de toute pensée sur le sujet pensant libère le penseur du carcan de la naturalisation de l'esprit (et coupe définitivement court aux prétentions de la science empirique à dire quelque chose d'essentiel sur l'esprit), ce repli constitue aussi une exigence méthodologique (que la phénoménologie comme courant philosophique a précisément cherché à thématiser).

Considérons un exemple simple de pensée "repliée" : lorsque Monsieur Alexandre Adler décrit le monde comme "en voie de mondialisation", il fait purement et simplement de chacun de nous un acteur (malgré lui ?) de la mondialisation, dans l'exacte mesure où nous adhérons en confiance à cette notion. En effet, la mondialisation est une conception, et c'est comme conception opérante qu'elle mondialise : ce n'est pas le monde qui se mondialise, mais l'idée de mondialisation qui, effective, le mondialise.

On voit qu'une idée apparemment simple à penser comme la mondialisation est en réalité très problématique pour une pensée qui lutte contre l'objectivation a priori des phénomènes.

Mais venons-en au thème de notre comité, "les ressources humaines", dans cette organisation particulière qu'est l'armée française à un moment particulier de son histoire.

Comme dans l'exemple de la mondialisation, il apparaît qu'une organisation n'opère pas sur ses membres qu'au premier degré, de façon rationnelle, prescriptive et prédictive. Elle opère aussi dans la mesure où elle est pensée par ses membres.

C'est ainsi que dans une hiérarchie très stricte, chacun sait qu'il doit obéir à un chef unique, c'est-à-dire exécuter ses ordres à la lettre, et que la façon dont il doit penser l'organisation est strictement prescrite et assez particulière : il doit la penser comme non pensable. Il n'y a donc là, à proprement parler, aucune organisation, car personne pour la penser, si ce n'est l'ultime sommet de la hiérarchie.

A l'inverse, imaginons une organisation qui découvre incidemment que l'homme est au cœur des organisations, et que ce sont les qualités des hommes qui font la qualité des organisations : qu'une telle évidence émerge d'une "organisation pensée" démontre à quel point son fondement théorique achoppe radicalement. Bâtie sur le soc de cette évidence, cette dernière eut été noyée dans les fondations, originelle et non pas donnée à penser. L'appartenance à une telle organisation, tautologique, ne procure aucun supplément d'âme à son adhérent, et le renvoie à sa définitive dérélition.

La confiance en une organisation permet à ses membres de se dépasser en exaltant le meilleur d'eux mêmes : le sentiment d'appartenance à un collectif est donc opérant, car il donne sens à l'action, et même à des actions qui ne pourraient en aucun cas faire sens en dehors de cela. C'est ainsi qu'un homme peut risquer sa vie, c'est-à-dire dépasser son instinct de survie, lorsqu'il fait sens de son sentiment d'appartenance et de son adhésion à des valeurs collectives.

On peut penser que l'essence de l'homme de guerre réside dans le savoir irréductible, issu d'un vécu intime, qu'il est possible d'éprouver le sacrifice de sa propre vie comme faisant sens (bien que cela soit en apparence un contresens phénoménologique).

L'armée est l'institution ancestrale (et il n'y en a pas d'autre) qui permet à un individu de faire sens du sacrifice potentiel de sa propre vie et de rationaliser ce sens. Toute la structure militaire concourt à ce but unique et essentiel (glorification des héros, exaltation du courage et de l'abnégation, ontologie de la supériorité, responsabilité du chef vis à vis de la vie de ses subordonnés, recherche des situations vécues et éprouvées comme des limites existentielles).

Comme le rappelait récemment le Colonel Renaud Dubos dans son exposé de présentation de l'Armée de Terre, c'est parce que des soldats sont morts pour le collectif et que ceci est au cœur de la structure collective qu'on peut ressentir un tel sentiment d'appartenance, qui opère de fait "des miracles".

En dehors d'une telle structure essentielle en effet, personne ne peut accepter en conscience un contrat de travail sur lequel figure la possibilité qu'on exige de vous le sacrifice de votre vie, sur ordre, sans possibilité de démissionner, de décider de son propre chef de rompre son engagement de mission.

En l'occurrence, l'évacuation de l'idée de la mort évacue dans le même mouvement la question du sens. Il n'y a qu'à visiter un char, un avion ou un navire moderne pour constater la confusion entretenue autour de cette question : mondes virtuels, réalités augmentées constituent autant de tentatives d'abstraction de la mort. Difficile question, mais tenace illusion qu'on peut la comprendre avant de la penser.

Ces réflexions sont probablement au cœur de l'organisation militaire, mais elles échappent au point de vue normatif de la gestion des flux de compétences. La visée intentionnelle de ces approches gestionnaires est toujours la même : réduire une organisation à un modèle rationnel opérant au premier degré, en oubliant qu'une organisation opère d'abord parce qu'elle est donnée à penser à ceux qui s'y soumettent. Par exemple, plutôt que de s'interroger sur les conséquences logiques de la professionnalisation des armées en terme de ressources humaines, et dévaler ainsi dans une posture gestionnaire de "la réalité", il pourrait s'avérer fructueux de penser dans un même mouvement minimal et resserré (vœux de "pauvreté en matière de connaissances" oblige), l'intuition essentielle 1° qui conduit le politique à décider la professionnalisation et 2° qui le conduira à gérer la professionnalisation de telle ou telle façon.

Car il s'agit bien d'une seule et unique intuition donatrice, et le mode de gestion de la professionnalisation ne sera pas une conséquence de la décision de professionnaliser, mais il ressortira de la même inspiration originale. Cette proposition méthodologique est exactement de même nature que celle suggérée par le Contre-amiral Jean Moulin.

Pour s'enfermer dans une vision pauvre du monde, notre temps a tendance à privilégier la seule démarche infaillible : croire qu'on approfondit en thésaurisant, qu'on enrichit en multipliant, qu'on consolide en rationalisant.





## Représentation du renseignement en situation de crise géopolitique

le 30 septembre 1997

### Résumé

A la symbolique dénotationnelle des hiéroglyphes et des icônes cartographiques, l'écriture alphabétique a opposé une synoptique de la narration, qui interroge sur l'approche actuelle du renseignement militaire

### Mots-clés

Ecriture, représentation, sens, interprétation, langage, symboles dénotationnels, herméneutique, situations de crise, cartographie, systèmes de force type C3R, renseignement, pierre de Rosette, maïeutique

Les écritures antiques nous stupéfient par leur apparence d'achèvement, et les hiéroglyphes égyptiens, les pictogrammes babyloniens ou les symboles assyriens ont un étrange pouvoir de fascination.

A certains égards, ces modes d'écriture paraissent plus aboutis que nos écritures alphabétiques, qui se contentent d'un nombre fini de symboles au pouvoir d'expression insignifiant en eux-mêmes : devant une tablette de hiéroglyphes, il est tentant de se prendre pour Champollion, quand un texte en arabe, pour celui qui n'en maîtrise pas l'alphabet, reste fermé sur lui-même et ne livre rien de son sens.

Pourtant, l'intuition est ici trompeuse, et il faut comprendre la différence de nature entre les écritures antiques et nos écritures alphabétiques pour apprécier l'immense supériorité d'expression de ces dernières.

Les hiéroglyphes sont censés dénoter le monde, c'est-à-dire référer directement au monde : c'est ainsi qu'un dessin de vase prétend représenter un vase "du monde réel". Outre qu'il faille multiplier les symboles pour décrire les différents états du vase, cette approche ne permet de décrire "que" les "choses du monde", abstraction faite de la pensée du scribe : une opinion comme "hier, je croyais que le vase était à moitié plein" n'est pas exprimable dans ce type d'écriture.

Mais surtout, elle nie que le verbe soit toujours au commencement, c'est-à-dire que la réalité soit toujours corrélative de la pensée et de son expression, jamais première comme telle.

A l'inverse, l'écriture alphabétique ne prétend rien traduire d'autre que la parole, abstraction faite de ce à quoi la parole réfère, le cas échéant, dans le monde. Or, une parole est toujours prononcée par un locuteur, et le dit est inséparable du disant. Ainsi, ce que donne à lire l'écriture alphabétique ne prétend en aucune façon être "le monde" : la formidable impasse du langage qui décrirait comme telle la réalité du monde est ainsi évitée.

Ceci ouvre aussi la voie à l'interprétation comme méthode d'intelligibilité, qui engage nécessairement le lecteur : le sens du dit, ce que le locuteur a voulu dire, est irréductible à ce qu'il a dit : le sens est toujours donné à interpréter, il n'est jamais donné comme tel (le sens de quelque chose n'est pas une propriété de la chose).

C'est ainsi que le dialogue peut être dépassant, et c'est également ainsi que se noue la question du sens, dans la perspective inaugurée par Socrate et sa méthode maïeutique. L'homme fait sens de façon compulsive, dans un mouvement dialogique d'interprétation (ce que les philosophes appellent l'herméneutique, depuis le succès de l'exégèse critique dans le domaine de l'interprétation des Ecritures).

Faisons retour sur l'écriture antique, en nous demandant ce qu'on peut exprimer dans le cadre réduit de la dénotation : oublier celui qui dit dans le dit, prétendre dénoter le monde, ne peut convenir que dans un cadre culturel très peu évolutif et très peu ouvert, à l'échelle par exemple de la civilisation égyptienne, lente et monolithique (où, si l'on préfère, peu féline, souple et manœuvrière). L'inhumain du symbole dénotationnel baigne alors dans l'humain de la négociation, l'imprègne de façon permissive, et l'interprétation des symboles prend en compte sans le savoir le milieu interprétatif ambiant.

En d'autres termes, l'approche dénotationnelle de l'écriture est par nature incompatible avec toute évolution rapide du sens. Typiquement, elle ne saurait rendre compte des situations de crise.

En effet, la crise est tension vers une transfiguration du sens, elle est l'institution qui vise la rénovation des valeurs essentielles : c'est là toute sa productivité, et il faut être naïf pour n'y voir, à la manière des obscurantistes du Moyen-Age occidental, que la réalité d'une menace surgissant de l'extérieur et qu'il conviendrait de repousser pour faire retour à un état antérieur (en chinois, la crise s'écrit WEI JI, juxtaposition irréductible des deux idéogrammes signifiants le danger et l'opportunité).

Relisons par exemple la nouvelle de Dino Buzzati ("douce nuit", dans "le K") qui met en scène un couple retiré dans une maison de campagne, un soir de pleine lune. La femme se sent angoissée et n'arrive pas à trouver le sommeil. L'homme, mandaté pour vérifier la normalité des environs, ne peut qu'attester le calme parfait du jardin sous la lune, mais ne parvient pas pour autant à rassurer sa compagne. Dino Buzzati déplace alors son centre d'intérêt et le porte sur les insectes du jardin, qui se livrent à d'horribles luttes à mort, silencieuses mais d'une cruauté inouïe.

Il n'a suffi que d'un léger déplacement de l'intentionnalité de Buzzati, traduit ici par un zoom de caméra, pour produire un état vécu et ressenti comme critique.

Lorsqu'on croit décrire le monde avec des fonds de carte supportant des pictogrammes géoréférencés en surimpression, comme le proposent les systèmes de force de type renseignement (C3R pour contrôle, commande, communication et renseignement), on perd définitivement toute possibilité de gérer des crises autrement que comme gestion réductrice des phénomènes qui les révèlent. Car la crise n'est pas crise de la réalité, ce qui n'aurait strictement aucun sens, mais crise de l'interprétation, c'est-à-dire précisément crise du sens. Elle est crise du dit qui n'exclut pas celui qui dit.

Il n'est pas impossible que l'usage de cartes, augmentées de symboles dénotationnels géoréférencés, finisse par constituer une sorte de raison computationnelle, un peu analogue de la raison graphique constituée par la pratique de l'écriture égyptienne. Il faudrait pour cela que la propension compulsive des hommes à investir de sens leurs artefacts ait le temps d'humaniser le non-sens fondamental de ces cartes. Cela nécessiterait sans doute des siècles de pratique (ou des réflexions fondamentales en sémiotique et en ergonomie cognitive).

Mais si l'on s'obstine à croire qu'on peut dénoter le monde et gérer ainsi les situations de crises, on aura beau investir des énergies considérables à faire de la fusion, de la corrélation et de l'agrégation de données symboliques, jamais on ne parviendra à aucun résultat significatif. Car lorsqu'on opère au niveau des symboles dénotationnels on est soumis, comme les égyptiens naguère, à des évolutions extrêmement lentes des concepts :

aucune commune mesure avec l'exigence d'interprétation coopérative de situations inconnues et très évolutives, en milieu transorganisationnel, transculturel et transfonctionnel.

Il faudra, si l'on veut vraiment parvenir à adresser ces exigences, opérer le même type de révolution que celle des inventeurs de l'écriture moderne, et renoncer à dénoter le monde pour accepter de lier indissolublement l'homme au monde, et le destin du monde à la destinée de l'homme qui en parle. On jettera alors nous aussi nos pierres de Rosette.

Nous suggérons ainsi à la DGA et aux armées l'économie de plusieurs importants programmes du système de forces C3R, qui visent plus en réalité à initier les armées aux hiéroglyphes qu'à penser le problème du renseignement et de la crise. Sur ces sujets, il est nécessaire de se forger des postures solides (sous peine d'imposture, un peu comme on dirait que sous la crise règne l'hypo-crise). Il y a tout à y gagner, car "là où croît le danger, croît aussi la possibilité de ce qui sauve (Hölderlin)".



## **Quand un esprit de défense particulier s'interroge sur l'esprit de défense en général**

le 13 octobre 1997

### Résumé

Si l'esprit de défense fait saillir des valeurs dignes d'être défendues, ces valeurs sont en retour susceptibles de susciter leur défense : mais quelle est l'essence d'un esprit de défense particulier qui s'interroge sur l'esprit de défense en général ?

### Mots-clés

Esprit de défense, saillance-prégnance, la nation comme fiction opérationnelle, gangue du monde, communauté nationale et appartenance, la crise de l'humanité européenne et la philosophie

Quelle est la spécificité d'un esprit de défense en particulier qui s'interroge sur l'esprit de défense en général ? Poser la question ainsi suppose qu'on considère l'esprit de défense non comme un objet de pensée mais comme un élan qui se donne des objets de pensée à sa mesure.

Il y a un proverbe espagnol qui dit quelque chose comme "lorsqu'on a un marteau en main, tout ressemble à un clou". Cela signifie que les choses saillent à la hauteur des prégnances qu'exercent sur elles nos intentions : si je circule dans la rue avec la faim au ventre, les vitrines des traiteurs et des boulangers seront beaucoup plus saillantes que les vitrines des cordonniers.

Le couple saillance-prégnance se construit en miroir, et son jeu de renvoi permet souvent de poser des questions ingénues sur l'origine des choses. Par exemple, lorsqu'on démontre que la France a les moyens d'évacuer des ressortissants en zone hostile, on ne démontre pas directement que cela constitue un argument de sécurité pour ces ressortissants : bien au contraire le pays, connaissant sa capacité d'action dans l'urgence, pourra prendre des risques supplémentaires et négliger d'évacuer ses ressortissants une semaine plus tôt par les lignes intérieures du pays en crise.

C'est encore pour cette raison que l'on peut craindre les accidents qui surviendront dans la navigation de plaisance lorsque les voiliers, équipés de moyens de localisation de type GPS, seront barrés par des hommes qui ignoreront tout de la navigation aux instruments, à la merci de la moindre défaillance technique.

Et dans l'automobile, le freinage ABS ne sécurise pas le freinage : il le retarde.

Si donc le fait d'avoir un marteau en main fait émerger de la gangue des choses du monde des clous potentiels, des choses sur lesquelles on va pouvoir taper, l'esprit de défense fait émerger des concepts à défendre. Par exemple, un certain esprit de défense pourra faire émerger une certaine idée de la propriété privée ou une certaine idée de la fidélité conjugale. Il peut se faire aussi que l'esprit de défense se fasse défense de l'esprit.

En particulier, l'esprit de défense pourra se prendre pour objet en tant que tel, ce qui fera incidemment saillir la communauté des individus partageant le même esprit de défense : c'est la nation comme fiction opérationnelle.

Il s'agit ici de faire saillir son propre esprit de défense, c'est-à-dire sa propre propension à faire saillir le monde : cela se fait naturellement par différenciation au sein de la communauté, et conduit à des affinités électives. La question de "notre esprit de défense en particulier" est par essence celle qui structure une communauté nationale.

Mais qu'advient-il quand un certain esprit de défense cesse de se prendre réflexivement pour objet et prend pour objet l'esprit de défense en général ? En termes allégoriques, quel marteau a-t-on en main lorsqu'on s'interroge sur l'esprit de défense en général ? Pour faire saillir quel type de clou ou quelle genre de fiction opérationnelle ?

C'est bien ainsi qu'il faut comprendre la question "Quelle est la spécificité d'un esprit de défense en particulier qui s'interroge sur l'esprit de défense en général ?".

Cet esprit de défense particulier n'a pas pour visées la constitution ou l'amendement d'une fiction opérationnelle apparentée à la communauté nationale d'appartenance : il vise au contraire le dépassement d'une telle fiction, par essence. Il mesure très exactement la tension vers le dépassement de la fiction nationale par elle-même, un peu comme quand Protagoras prétendait que "l'homme est la mesure de toutes choses".

En effet, il faut être une nation constituée pour se poser cette question, et c'est inversement la seule question qui peut permettre à cette nation de se dépasser. Entendons-nous bien, il ne s'agit pas ici d'un simple dépassement de degré, mais d'un dépassement de nature.

Autrement dit, il y aurait deux façons de considérer l'émergence de la question de l'esprit de défense en général pour un esprit de défense en particulier :

- la considération "contingente" : si cette question émerge, c'est que la sensibilité nationale a besoin d'une réflexion fourre-tout qui prête sens à un ensemble décisionnel peu clair; une bonne réflexion sur l'esprit de défense en général devrait permettre de forger les notions ad hoc qui feront l'affaire pour permettre aux "avides de sens" de fabriquer du sens de circonstance;

- la considération "nécessaire" : si cette question émerge au sein d'une nation, c'est que la sensibilité nationale est déjà en marche vers sa subversion, et vise d'autres fictions opérationnelles dont elle vivrait déjà la nécessité; est-ce la traduction d'un vécu européen qui cherche son corrélat dans l'institution européenne ? Quelle acception faut-il donner ici à l'expression "vécu européen" ? Faut-il l'entendre comme Husserl dans son article "la crise de l'humanité européenne et la philosophie" (1936) cité par Madame Maheu dans son intervention au dernier colloque du SGDN ?

Il est amusant de constater que la considération "contingente" rejoint ici la considération "nécessaire" : en effet, on peut penser que la fabrication ad hoc d'un dispositif conceptuel destiné à masquer élégamment une tension fondamentale ne tardera pas à s'inscrire comme un signe supplémentaire de cette tension.

## **La mondialisation comme perversion d'un phénomène ancien**

le 2 novembre 1997

### Résumé

L'idée de mondialisation, avatar d'une angoisse ancestrale, manifeste une rationalisation ultime de l'impuissance, une exaltation de ce qui toujours échappe, une incitation à la démission devant la puissance du monde toujours déjà-là

### Mots-clés

Mondialisation, attitude phénoménologique, conscience immédiate, placement de l'homme dans le monde, intentionnalité, corps propre, territoire, lieux communs, improvisation, monde-immonde, tout-le-monde, décloison-provocation

La mondialisation est un phénomène si saillant que l'IHEDN lui consacra prochainement une journée d'étude.

Car l'apparition des phénomènes précède évidemment la possibilité de leur intelligibilité, et l'étude de leurs manifestations préside évidemment à leur compréhension synthétique progressive.

C'est pourtant sur cette évidence qu'il convient de revenir pour saisir le phénomène de la mondialisation de façon originaire.

Imaginons un instant que les phénomènes ne soient pas antérieurs au fait de les vivre, et qu'au contraire ils soient constitués par le fait de vivre.

Il ne s'agit pas ici de poser que les phénomènes sont fabriqués de toute pièce et artificiellement, mais plutôt d'admettre, même provisoirement, que pour faire sens des phénomènes que nous vivons, nous constituons d'autres phénomènes que l'on interprète à leur tour, dans un cercle sans fin qui produit le monde des phénomènes et nous construit comme prenant part au monde.

En quelque sorte, c'est le sens que nous prêtons (aux phénomènes) qui préside à l'élaboration des phénomènes : nous sommes mobilisés par une activité compulsive d'interprétation, c'est-à-dire de création du sens.

Supposons donc que le sens (du phénomène) précède le phénomène (comme candidat à l'interprétation, considéré comme l'activité d'investissement de sens).

Remarquons que cette posture intellectuelle ne va pas sans poser de difficiles questions, liées au caractère circulaire de sa description. La plupart d'entre elles se ramène à la question du sens du sens : de quel sens le phénomène du "faire sens compulsif" est-il le phénomène ?

Mais cette attitude n'est pas déraisonnable : elle a même l'avantage de ne trancher arbitrairement aucun des grands débats philosophiques. Bien au contraire, elle permet de reformuler ces débats avec davantage de productivité, en faisant place à la plupart des contributions scientifiques majeures de ce siècle.

Incidentement, l'adoption (même momentanée) de cette posture permet de mettre en lumière le phénomène de la mondialisation. Examinons de quelle façon.

Pour inaugurer l'enquête, installons-nous le plus confortablement possible dans l'attitude philosophique d'emprunt que nous avons caractérisée, et demandons-nous quel est le sens vécu en conscience qui engendre (comme corrélat) le phénomène de la mondialisation.

Plus simplement, quel sentiment ou état mental convoque le phénomène de la mondialisation comme interprétation ?

Observons tout d'abord que l'idée de mondialisation, appelée encore globalisation, a pour caractéristique essentielle de nier le fondement de l'attitude philosophique que nous venons précisément d'emprunter.

En effet cette idée, non contente de donner le poids fort au monde (des phénomènes), et le poids faible à l'interprétation intentionnelle du monde par une personne, globalise le monde et naturalise les phénomènes : le monde est définitivement déjà-là, toujours en avance sur ma pensée, et toujours déjà-solidaire face à des pensées individuelles toujours encore-seules et encore-en-contradiction.

En d'autres termes, le monde est donné doublement gagnant sur l'être pensant, d'une part en tant qu'il est premier, d'autre part en tant qu'il est unitaire : en face, la pensée est toujours en retard et toujours fragmentaire, isolée et contradictoire.

L'idée de mondialisation est même exactement le couvercle qui enferme dans l'attitude inverse de celle que nous avons empruntée, en rendant par exemple inintelligible toute critique radicale du type de celle entreprise ici. Mieux, elle est la seule idée qui, en faisant saillir partout les manifestations du phénomène de la mondialisation, entretient le renoncement et l'éradication de notre attitude d'emprunt : c'est là très exactement son essence et sa finalité.

Mais tenons ferme, et ne cédon pas aux injonctions de l'idée de mondialisation : campons fermement dans notre attitude d'emprunt, qui fait du vécu individuel la source interprétative et constitutive des phénomènes.

Si l'on voit mieux ce que l'idée de mondialisation peut avoir de radical en tant qu'elle institue un confortable renoncement à un certain placement, ambitieux, de l'homme dans le monde, si l'on entrevoit l'intérêt stratégique que d'aucuns peuvent avoir à propager une telle idée, reste à comprendre comment cette idée peut être promue dans le cercle de la citoyenneté.

Le paradoxe, c'est que l'idée de mondialisation est tautologique, c'est-à-dire qu'elle ne peut être reçue que par ceux qui y ont déjà adhéré quelque part : elle ne fait que s'entériner, se formaliser et s'explicitier, de façon autopoïétique.

Ainsi, pour être opérante et déboucher sur le phénomène de la mondialisation, l'idée de la mondialisation doit être pensée par tout-le-monde, elle doit être mondialisée.

Si chacun croit que le monde se mondialise, alors il se mondialisera, et manifestera des phénomènes toujours plus saillants de sa globalisation, accréditant ainsi la théorie de la mondialisation : une planétisation accrue des échanges économiques sera aussitôt perçue comme un signe supplémentaire de la marche inexorable de la mondialisation.



Il s'agit de mondialiser la notion de mondialisation : c'est pourquoi tout discours sur la mondialisation commence toujours par "le monde se mondialise sous nos yeux", rendant tout ce qui suit définitivement tautologique.

La chose n'est pas nouvelle, et déjà Husserl nous mettait en garde en expliquant que "la Terre ne se meut pas". Grand logicien et fin connaisseur des travaux d'Einstein, Husserl voulait attirer notre attention sur le fait que la Terre est le lieu de référence du mouvement du corps propre, et que le mouvement de la Terre ne peut être qu'un mouvement métaphorique. Le corps propre (le mien en tant qu'il est mien) n'est pas un lieu comme les autres : c'est le lieu des lieux, le lieu qui permet d'engendrer la catégorie de lieu, le territoire des territoires, comme pourraient le méditer les prophètes de la déterritorialisation.

Il ne s'agit pas de nier que le flux des échanges marchands s'accroît entre les nations, ni que de nouvelles organisations du travail permettent l'externalisation d'un certain nombre d'activités jusque là organiquement attachées à l'entreprise. Mais la mondialisation dépasse très clairement ces constats, et sa construction comme phénomène procède d'une idéologie qui présente nombre des caractères typiques de la barbarie.

En particulier, la mondialisation comme fiction opérationnelle (elle opère infailliblement dès lors qu'on y croit) légitime une certaine paresse intellectuelle et même exhorte, sous couvert de la nouveauté, à l'attentisme ou au repli individuel, générateurs de conservatisme : telles sont en effet les valeurs que l'esprit de défense fera inmanquablement saillir du substrat mondialisé des lieux communs.

La mondialisation apparaît ainsi comme la rationalisation ultime de mon impuissance, l'exaltation de ce qui m'échappera toujours, l'incitation à ma démission devant la puissance du monde pour ne pas risquer l'accusation d'être immonde.

D'une certaine façon, il est prudent d'esquiver toute attaque frontale de la mondialisation comme phénomène : il s'agit bien plutôt de choisir l'attitude philosophique appropriée.

D'une part parce que l'adoption d'attitudes philosophiques moins réductrices que l'attitude naïve sur l'origine des phénomènes est donnée gagnante, par inhibition radicale de la mondialisation comme fiction opérationnelle.

D'autre part parce que toute lutte qui commence par faire allégeance à la mondialisation, même pour en combattre les phénomènes, est donnée perdante en tant qu'elle fait triompher une idéologie qui régénère sans cesse des idées de même nature : reconnaître la mondialisation comme tout-le-monde, c'est en faire triompher les perversités.

On dit tantôt des improvisateurs, dans la musique de jazz, qu'ils "jouent devant", tantôt qu'ils "jouent derrière". Jouer derrière, c'est proposer des phrases musicales en s'appuyant sur l'accompagnement perçu : le soliste réagit plus qu'il n'impulse, et est vite démasqué par l'auditoire, qui se lasse rapidement. Jouer derrière, c'est le défaut de ceux qui n'ont pas encore confiance.

Jouer devant au contraire, c'est savoir que le futur infléchit le présent, c'est se risquer à croire que tout n'est pas joué, c'est s'en remettre avec confiance à la possibilité de son propre dépassement.

Déclosion contre provocation, aurait dit Heidegger. Pour déclorer le phénomène de la mondialisation, il faut et il suffit de vouloir jouer devant.

## Loi du talion et universalité

le 26 novembre 1997

### Résumé

Le dépassement de la loi du talion permet de renouer avec l'irréductibilité de l'homme à ses fonctions et ouvre à la réinvention du pardon, fondant par là une universalité qui s'opérationnalise à travers certaines institutions internationales

### Mots-clés

Loi du talion, vengeance, question des origines, dissuasion, pardon, rationalisation de la violence, vécus éprouvés, irréductibilité de sa conscience, Paul de Tarse, sermon sur la montagne, universalisme, thèses théologico-politiques, SDN-ONU

"Œil pour œil, dent pour dent".

La loi du talion (Exode **21** 27) est de nature sociale et non individuelle : elle vise à limiter les excès de la vengeance.

Écoutons en effet Lamek, descendant de Caïn, faire part de sa vision de la vengeance, antérieure à celle acquise pendant l'exode : "J'ai tué un homme pour une blessure, un enfant pour une meurtrissure. C'est que Caïn est vengé sept fois, mais Lamek septante-sept fois" (Genèse **4** 23-24).

Les Patriarches d'avant le déluge n'imaginaient pas de mesurer une agression intentionnelle à son corrélat physique : ils savaient qu'aucune vengeance ne rachèterait jamais une intention de nuire, car cette dernière resterait toujours plus originelle que la réaction de vengeance. C'est pourquoi ils pouvaient maudire les descendants de l'agresseur pour de nombreuses générations, sans jamais craindre que la sentence soit excessive. La vengeance est une médiation, définitivement en retrait sur ce qui l'a motivée : elle ne rattrape jamais son origine.

Cette position est sans doute philosophiquement puissante, mais elle entraîne l'explosion de la violence factuelle : son effet de dissuasion est médiocre, les générations montantes acceptant mal des malédictions dont elles ne se sentent pas responsables.

La loi du talion, en proposant une mesure objective de l'agression et un mode objectif d'évaluation de la légitimité de la riposte, limite l'explosion de violence, d'autant qu'elle est assortie de clauses de pardon sélectives (Lévitique **19** 17-18).

Cependant, en réduisant l'acte d'agression à son corrélat corporel, la loi du talion le décharge de son intentionnalité : le mal ne vaudrait que par sa trace effective, et ne serait appréhendable qu'ainsi. C'est toute la vie affective qui est ainsi déniée.

La loi du talion est donc astucieuse pour limiter la violence, mais appauvrissante vis-à-vis de l'essence de la vie : c'est un processus de rationalisation qui fait perdre du terrain à l'être de l'homme.

La loi du talion fait partie de la Loi, inscrite dans les tables de pierre par le doigt de Dieu pour Moïse et les Israélites.

Il reviendra à Paul de Tarse de remarquer, en stratège de génie, que la Loi inscrite dans la pierre présente l'inconvénient majeur de réifier le Péché, c'est-à-dire de contenir la possibilité des péchés, dans l'exacte mesure de son pouvoir d'interdiction : la Loi prescrit contre les péchés mais, dans le même mouvement, constitue et érige le Péché comme catégorie.

La Loi rationalise le Péché comme la loi du talion rationalise la vengeance.

C'est pour dénouer cette aporie que Paul proposera, à la suite du Christ, de considérer que "la Loi est désormais dans le cœur de l'homme". Cette proposition constitue la pierre d'angle de la Nouvelle Alliance : si la Loi est dans le cœur de l'homme et si l'on jette les tables de pierre, c'est le Péché comme catégorie qui disparaît.

Restent les vécus éprouvés en conscience par un homme renouvelé par là, dans l'irréductibilité de sa conscience toujours immédiate et toujours discernante.

"J'aurais ignoré la convoitise si la Loi n'avait dit : Tu ne convoiteras pas ! Mais, saisissant l'occasion, le péché par le moyen du précepte produisit en moi toute espèce de convoitise : car sans la Loi le péché n'est qu'un mort" (Romains 7 8).

Avec Paul de Tarse, les péchés innommés succèdent au Péché qui, comme catégorie, est abrogée. Le pardon chrétien prend alors la tournure que Matthieu l'évangéliste lui donnera dans sa relation du sermon sur la montagne (Matthieu 5 38-39) : l'origine ne sera jamais plus la violence d'un agresseur, mais toujours le don d'un pardon originel. La provocation à la violence se fait conversion au pardon.

Il est remarquable que l'universalisme chrétien prenne appui sur l'irréductibilité de la personne, détentrice en conscience d'un vécu du Mystère. Autrement dit, l'universalisme chrétien repose sur l'impossibilité de l'universel transcendant. Ce qui est universel, c'est le caractère particulier de chaque homme.

C'est paradoxalement la désacralisation de la Loi qui conduit à l'universel chrétien.

"Avant la venue de la foi, nous étions enfermés sous la garde de la Loi, réservés à la foi qui devait se révéler. Ainsi, la Loi nous servit-elle de pédagogue jusqu'au Christ, pour que nous obtenions de la foi notre justification" (Galates 3 23-24).

En philosophie politique, les thèses dites théologico-politiques développent, à la suite du *Tractatus theologico-politicus* de Spinoza, l'intuition que des fictions opérationnelles aussi distantes que la monarchie de droit divin (Olivier Mongin), la démocratie fondée sur l'égalité anthropologique (Marcel Gauchet), la révolution française (Alain Badiou), ne sont intelligibles que dans le cadre d'un universalisme bien particulier qui est l'universalisme inauguré par Paul de Tarse. Elles en hériteraient même largement.

C'est ainsi que l'universalisme occidental se déploierait, par fictions opérationnelles et institutions interposées, mais toujours ultimement interprétées et investies de sens par une personne, en droit inspirée.

Mais lorsqu'on oublie l'inspiration originaire de cet universalisme pour le transformer subrepticement en un universalisme instrumental, il ne faut pas s'étonner qu'il régresse en loi totalisante et devienne instrument de conquête érigé en dogme.

On sent cette crainte visionnaire chez le Qohélet qui, vivant probablement dans un monde contemporain du Christ, ne se satisfait guère de la Loi sans pour autant oser investir de sens les fictions qui s'offrent à lui : "Tout est vanité, tout s'en va vers un même lieu, tout vient de la poussière, tout s'en retourne à la poussière" (Ecclésiaste 3 20).

Car si la récupération de l'universel à des fins particulières est pour le moins inélégant, le contresens de bonne volonté est parfois tout aussi dangereux : par exemple, rien ne semble interdire de réfléchir à la possibilité que des instances d'arbitrage international comme la Société Des Nations et l'Organisation des Nations Unies, en empêchant des guerres, maintiennent incidemment la catégorie de Guerre, et donc la possibilité des guerres (à cet égard, il est remarquable que la mondialisation de la guerre et la notion de guerre mondiale coïncide historiquement avec l'émergence de ces instances internationales d'arbitrage, quand nous avons dénoncé ailleurs le camouflet à l'universel paulinien qu'est le phénomène de la mondialisation). Mais il faut se garder de la métaphore qui consiste à envisager un groupement de nations comme un groupe de personnes (les premières communautés chrétiennes ?) : depuis longtemps Dieu ne parle plus à une nation, mais aux hommes qui la constituent.

Si on comprend la spécificité de l'universalisme à l'œuvre dans nos sociétés, et si on prend acte de son caractère implicite et chargé d'un lourd héritage, on mesure la difficulté d'en défendre les valeurs sur les théâtres internationaux sans nouer d'inextricables malentendus.

C'est ainsi que la conférence de Jean de Glinasty devant l'IHEDN le 15 novembre 1997 sur "la France et les organisations internationales" avait comme arrière-plan implicite la question de l'universalité. La lisibilité de l'attitude française auprès des nations passerait toujours, selon ce haut responsable, par une interprétation spécifique de la question de l'universalité.

La loi du talion rationalise la violence, tout comme la Loi rationalise le Péché comme catégorie. Elle échoue dans sa visée ultime, à savoir la constitution de l'universel. Seule "la loi dans le cœur de l'homme", en renvoyant chacun à sa subjectivité et au discernement de sa part divine, ouvre à la constitution d'un universel bien particulier, déjà en souffrance chez l'Ecclésiaste.

Cet universel n'a rien d'instrumental : il est tension vers la décloison du divin, un peu au sens où l'entendait un Teilhard de Chardin. A ce titre, instrumenter l'universel occidental constitue une régression et un contresens, qui nie sa nature essentielle : l'irréductibilité de l'homme à ses fonctions.

La posture du Qohélet, d'apparence fragile, est peut-être éternelle : "ce qui est fut déjà; ce qui sera est déjà" (Ecclésiaste 3 15).

## **Peut-on parler d'une crise de l'Etat face à la mondialisation ?**

le 5 janvier 1998

### Résumé

Si la crise est un mode de prise de conscience, il ne saurait y avoir de crise d'un Etat autrement que dans l'ordre métaphorique, car le phénomène de conscience immédiate est le propre de l'individualité subjective

### Mots-clés

Conscience, souci et horizon, barbarie, droits de l'Homme, le territoire comme alibi, planétarisation des enjeux, intersubjectivité, citoyenneté, astronomie, fictions opérationnelles individuelles et collectives

### La conscience.

Qu'est-ce qui s'éprouve comme toujours actuel, toujours immédiat, toujours saturé, toujours réflexif ?

Toujours actuel, toujours en acte, jamais seulement en puissance, acte originaire de l'acte. Toujours immédiat, jamais déjà médiat, présence originaire de la présence. Toujours saturé, partout dense, forme originaire de la forme. Toujours réflexif, non-chose originaire de la chose.

Pour elle (un indice, on parle d'elle au féminin), il en va d'elle même, elle fait souci d'elle-même, elle s'éprouve toujours en projection, en projet dans un horizon.

Elle est mystérieusement intentionnelle, conquérante et tournée vers son dépassement. Elle est le commencement dans "au commencement était le Verbe".

Elle constitue le factice, institue le fictif, destitue l'évidence. Par elle triomphe le projet sur l'objet et le sujet.

Toute parole prononcée ou reçue la déplace et la transforme sans jamais la saisir : elle même ne saisit pas davantage la parole, mais elle s'y conforme en creux, comme pour l'inutiliser.

### La crise.

La crise est un mode de donation, un mode de prise de conscience : elle est tension vers une transfiguration du factice, du fictif, de l'évidence. Elle est déflagration de l'horizon du projet.

La crise incite à la rénovation des fictions opérationnelles individuelles et collectives. Elle rappelle la primauté du fait de conscience sur ses corrélats mondains que sont (ce que nous appelons) les faits du monde.

Qu'entend-on par "crise de l'Etat face à la mondialisation" ? L'Etat comme fiction opérationnelle ne peut pas être en crise, tout au plus peut-il dysfonctionner. S'il y a crise, ce ne peut être qu'une crise vécue et éprouvée comme telle par des citoyens pour lesquels l'Etat ne fait plus sens lisible.

### L'Etat.

## Peut-on parler d'une crise de l'Etat face à la mondialisation ?

L'Etat est une de ces fictions opérationnelles collectives qui animent une communauté humaine : construite et constituée comme fiction, elle opère en prescrivant les comportements des individus et en se laissant penser par ceux qui en ont le goût.

Personne n'est un Etat à lui tout seul, et cependant tout le monde peut le penser : il y a là une transcendance fascinante, celle de la communauté pour l'individu, prototype même de la transcendance, et en cela ouverture transcendante.

Un peu comme une cathédrale qui, conçue et bâtie selon des procédures planifiées à vaste échelle, peut, une fois la réalisation effective, devenir un symbole de la transcendance en tant qu'elle manifeste la transcendance du collectif sur l'individuel (elle est oeuvre d'art sans artiste), l'Etat procède au plongement de la déréliction individuelle dans la transcendance d'une fiction collective.

La constitution de l'Etat comme fiction opérationnelle s'est réalisée par normalisation des comportements, sélection des idées, addition des territoires : le territoire d'un Etat doit être le plus connexe possible, et entourer les entours individuels dans un périmètre fixe. Sa dimension spatiale sur la planète Terre fût longtemps une mesure de la puissance d'un Etat.

La planète Terre est un référentiel de lieu, un repère d'espace topologique, dont la prégnance s'accroît incontestablement pour caractériser certains échanges physiques, économiques ou culturels : cela signifie simplement que la planète est l'échelle d'espace actuellement pertinent pour décrire de façon productive certains phénomènes : certains phénomènes ont une envergure planétaire, comme d'autres se déploient qui réclament le nanomètre comme échelle d'évaluation, convoquant ce qu'on appelle aujourd'hui les nanotechnologies.

Qu'on se rappelle seulement l'extraordinaire difficulté qu'a éprouvée le Moyen-Age pour réfuter le traditionnel géocentrisme et laisser place à un modèle de Terre ronde héliocentrée. Cette difficulté provenait essentiellement de son corrélat religieux : il fallait d'abord se convaincre que le nouveau modèle pouvait laisser intacte la théologie. Seuls d'ailleurs les scientifiques qui ont assorti leurs théories astronomiques de considérations religieuses conservatrices ont réussi à promouvoir leurs idées.

Y a-t-il pour autant une crise de l'Etat face à la mondialisation ? Pas le moins du monde. Il y a seulement des adaptations circonstanciées à apporter à la définition de la fiction opérationnelle Etat, face à la planétarisation de certains enjeux.

La mondialisation.

Que recouvre alors le vocable mondialisation dans l'expression "crise de l'Etat face à la mondialisation" ?

Si l'Etat comme fiction opère par prescription des comportements individuels, il opère aussi en tant qu'il est pensé et éprouvé par la conscience de chacun des citoyens : tout produit de l'Etat qui oublie ce second mode d'action, le seul qui ait à voir avec le sens, est de ce fait un produit monstrueux, un auto-produit qui n'a plus de sens traçable, et qui ressortit au sens propre de la barbarie (dans l'antiquité, les barbares sont ceux qui n'ont pas accès au sens, ceux dont les grognements éruptifs ne sauraient être investis de signification).

La mondialisation est un de ces barbarismes, un produit impensé de l'Etat qui s'oublie comme investi de sens par les consciences citoyennes.

Lors de la constitution de l'Etat, nous avons vu que l'espace physique joue un rôle contingent, inessentiel, celui de la territorialisation : avec la mondialisation, c'est cette contingence physique qui prend anormalement le dessus

Peut-on parler d'une crise de l'Etat face à la mondialisation ?

et qui capte artificiellement le rôle essentiel. L'élargissement territorial de certains enjeux, obligeant les Etats à réorganiser certaines de leurs institutions, centre faussement l'Etat sur l'alibi du territoire.

Pour nous déprendre du caractère spatial et extensif attribué au monde et nous ramener au caractère intemporel et intensif attribué à l'univers, essayons de remplacer le vocable mondialisation par celui d'universalisation, pour envisager la crise de la conscience citoyenne face à l'universalisation.

La conscience face à l'universalisation.

La conscience se vit toujours au singulier. Si l'on a conscience de l'autre et si on veut bien lui prêter empiriquement une conscience, reste que penser l'intersubjectivité à ce niveau d'abstraction est une des tâches les plus ardues que s'assigne la philosophie contemporaine.

Nous ne savons pour l'heure que reconnaître (éventuellement) à l'autre des droits comportementaux, une âme (le cas échéant), et un corps. Prendre conscience que l'autre a conscience est un acte de conscience d'une difficulté inégalée. Nous sommes encore bien démunis pour penser le contenu de sens de cet acte.

Lorsqu'un Etat comme la France prône l'égalité des droits de l'Homme, il ne s'agit nullement de prétendre à la standardisation des consciences, mais bien au contraire de défendre l'inaliénabilité des consciences comme devant fonder le lien social.

Quand l'Etat, investi de sens par chaque conscience citoyenne, garant du dialogue social, génère de monstrueux résidus comme la mondialisation, il agite implicitement la perspective de la normalisation des consciences : il faut se féliciter qu'alors certaines de ces consciences s'éprouvent comme étant en crise, stupéfaites qu'elles sont de participer malgré elles à la production d'une catégorie qui tend à les réduire.

Rien d'anormal à ce que l'Etat rencontre des nécessités d'évoluer dans sa définition, et la question des territoires est une question délicate. Mais il importe de refuser fermement l'absurdité d'une "crise de l'Etat face à la mondialisation", qui élude dans un mouvement tautologique l'arbitre originaire, seul habilité à faire sens : la conscience du citoyen.

La mondialisation des échanges lève des problèmes techniques complexes, dont l'étude ne doit en aucun cas polluer le sens de la citoyenneté : se penser en conscience, comme inspiré par une fiction qu'on contribue à engendrer et à déployer.





## Décisions collégiales en Europe et institution des crises extérieures

le 26 janvier 1998

### Résumé

Si l'Europe émerge et se constitue par ses décisions collégiales, certains font les frais de l'apprentissage du dialogue et subissent des processus parfois artificiels de gestion-institution de crises, qui sont autant d'enjeux concurrentiels pour les institutions internationales de maintien de la paix

### Mots-clés

Europe, souveraineté, communauté de destin, projet supranational, décision politico-stratégique, crise de Petersberg, rivalité Grèce-Turquie, Algérie, Bosnie, UEO, planification opérationnelle, ONU, OTAN, réunification de l'Allemagne

Les européens, dans leur immense majorité, n'envisagent pas de sacrifier la souveraineté de leur nation d'appartenance pour constituer une communauté de destin qu'ils accepteraient d'animer et de doter d'un appareil prescriptif. Loin d'être un projet supranational, l'Europe est ainsi une idée, une inspiration, un attracteur qui tend à rapprocher les Nations européennes.

Curieusement, le projet Europe se déploie en visant sa propre clarification, comme si l'idée européenne invitait à élucider l'idée européenne jusqu'à la réaliser en actes.

Le projet de clarification progressive de l'idée européenne est instrumenté par une hypothèse implicite qui apparaît comme étonnante d'audace : c'est en faisant coopérer les Etats qui appareillent les Nations européennes que se développera l'idée européenne, à la mesure du groupe d'Etats interopérable en émergence.

Si cette hypothèse est audacieuse, c'est que la constitution d'un sentiment collectif d'appartenance destinale n'a, en toute rigueur, rien à voir avec le rapprochement structurel d'outils (les Etats). On pressent seulement que ces deux mouvements, de natures profondément différentes, ont tendance à se renforcer en covariance, et que quelque mystérieuse causalité les relie.

En réalité, de façon plaisante, ce qui fait la validité de l'hypothèse n'est pas exprimable dans la théorie du modèle, et repose sur le bain d'humanité qui l'immerge et l'investit : les représentants des Etats sont aussi des citoyens influants qui réfléchissent et infléchissent leurs administrés, et les pratiques de rapprochement institutionnel au cas par cas ouvrent la voie au sentiment des hommes qui les portent, en leur procurant l'expérience vécue dont ils se nourrissent. Si, en multipliant la collaboration pratique sur tous les fronts (administration et formation, économie et industrie), la conversion du sentiment national en une destinée européenne se déploie, ceci n'est pas dû à une relation causale qu'entretiendraient ces deux phénomènes, mais bien plutôt au fait qu'ils ressortissent d'une même essence.

Reste que cette démarche engendre un certain nombre d'effets pervers qu'il convient de repérer : la question de la décision politico-stratégique en constitue une bonne grille de lecture.

Les décisions collégiales sont difficiles à prendre lorsqu'elles sont introspectives et qu'elles visent à faire évoluer les pratiques du groupe elles-mêmes : ce type de décision, qui n'est nullement contrainte a priori, ni dans le temps imparti ni dans les moyens alloués, conduit aisément au conflit interne ou aux pourparlers stériles. Cela tient précisément au fait que la négociation peut porter indistinctement sur la finalité de la décision, sur ses modalités, ou sur les ressources consenties (temps, moyens), ou encore sur les risques acceptés. A vrai dire, les processus de décision de ce type, par nature très ouverts, sont rarement mis en œuvre dans un but commun, mais bien plutôt pour organiser des négociations ou maintenir un dialogue.

C'est ainsi que, lorsque des dissensions graves menacent leur unité interne (rivalité Grèce - Turquie), les Etats européens tentent de diluer les tensions en les étalant et les empêchant de cristalliser : pour éviter de vivre une crise, il est préférable de parler que de stigmatiser, et nommer ou catégoriser ressortit déjà d'une stigmatisation.

A l'inverse des décisions introspectives, les situations de crises instituées constituent un cadre confortable pour fédérer l'action, alors réduite à de la planification. Décréter l'état de crise (ce qui diffère radicalement de vivre un état de crise) permet de ramener la décision à une forme opérante triviale, qui constitue alors le cadre arbitraire d'un consensus factice. L'état d'urgence, surtout lorsqu'il est soigneusement préparé, réduit la complexité d'une situation comme par enchantement, fournit un faire valoir inespéré à la coordination rationnelle, et valorise la supériorité technique : le discernement se fait alors procédure.

C'est ainsi que, dès lors qu'on désigne une crise dans une région du monde, l'essentiel du processus de décision est d'emblée arrêté : sans bien l'expliciter, on choisit un cadre d'expérience pour pratiquer l'interopérabilité et bâtir par là de la solidarité et du lien supranational ... dans les rangs des intervenants. Il faut encore remarquer que les meilleures crises sont alors celles qui offrent la façade la plus consensuelle : ironie du sort, ce sont alors les zones les moins stratégiques et les plus lointaines qui deviennent en quelque sorte stratégiques, dans la mesure où elles fournissent des crises productives, qu'on va gérer un peu comme on gère un portefeuille patrimonial, en vue de le faire fructifier.

C'est aussi dans cette mesure que l'Afrique francophone a été stratégique pour la France, et c'est encore ce qui explique la déception des représentants de l'UEO de s'être fait souffler la récente crise albanaise : une crise à la mesure de cet organisme (un peu comme on parle de "sur mesure" chez les couturiers) aurait pourtant contribué à légitimer son existence même, ainsi que la notion si crûment fonctionnelle de "crise de Petersberg".

Ainsi donc, il n'y a guère que deux postures d'existence pour un collège d'Etats qui refusent de déléguer une part de leur souveraineté, qui sont les deux facettes d'une même attitude, et toute la stratégie politique consiste à naviguer entre les deux.

Il se trouve que les changements de posture sont extrêmement délicats. Considérons par exemple la situation actuelle en Algérie : pour des raisons bien compréhensibles, l'Europe, dont l'histoire avec l'Algérie n'a aucun caractère d'homogénéité, a vite choisi, sans doute encouragée par la France, de s'engager dans une décision politico-stratégique de premier type, par définition et par vocation toujours en retard, toujours en atermoiement : il n'y a donc officiellement pas de crise algérienne, mais une situation extrêmement complexe qui oblige à raffiner sans cesse les analyses. Installé dans cette posture, il est impossible de la quitter, un peu comme lorsqu'on joue à mentir et que l'un des joueurs propose de dire à nouveau la vérité, provoquant aussitôt la suspicion et la défiance.

Idem pour la Bosnie, et si le représentant américain de l'ONU est gêné pour justifier le caractère stratégique de la Bosnie pour les Etats-Unis, c'est parce que la raison en est par trop cynique : c'est justement parce que la Bosnie

ne revêt aucun caractère stratégique pour les Etats-Unis que ce pays peut faire basculer une position européenne engluée dans un processus de décision de premier type, et justifier ainsi son rôle stratégique de puissance européenne. Il s'agit alors, pour inaugurer un processus stratégique de deuxième type, d'instituer la crise et de décréter l'urgence, pour dévaler dans la planification opérationnelle. Qu'on s'entende bien, instituer ne signifie pas fomentier (même si les dérives sont toujours possibles), mais faire saillir. Ce n'est pas innocent, et il faut bien reconnaître que pour accomplir ces commutations stratégiques, les collègues d'Etat peuvent être tenté de provoquer certaines situations, afin de mieux légitimer leurs dispositions et leurs intentions.

Il est édifiant de remarquer qu'il n'est pas un seul des discours des représentants des Nations à l'OTAN qui n'ouvre sur le constat amer que le drame bosniaque a paradoxalement permis aux Armées nationales de réfléchir à la défense européenne. Très souvent, le discours se livre ensuite au jeu complaisant des congratulations mutuelles, qui fait fructifier les relations humaines comme les souvenirs de vacances fondent quelquefois des relations solides.

Mais il est également difficile de commuter d'un processus de gestion-institution de crises vers un processus de dialogue, et les exemples de manquent pas d'enlisement dans des gestions de crises interminables : allez donc installer le dialogue au sein de communautés qu'on a préalablement globalisées sous l'étiquette de "en crise" !

Reste une solution raisonnable, pratiquée par les allemands de l'Ouest aux portes de la réunification de l'Allemagne : payer le prix pour ne pas avoir à choisir entre deux maux. Cette solution politique force l'évitement d'une autre menace, celle qui consiste à oublier que le militaire ne prend son sens que dans le politique, et on peut être inquiet d'entendre dire, dans les plus hautes instances internationales, que telle ou telle opération est à la fois un succès militaire et un échec politique : comment interpréter le succès d'une opération militaire si ce n'est à partir de sa motivation politique ?

La banalisation de la crise présente un autre danger fondamental, alors même que les crises instituées doivent présenter, par construction et par vocation, des caractéristiques strictement inverses de celles des crises vécues. Un peu comme un psychanalyste qui croirait être hors d'atteinte de la mélancolie parce qu'il soigne régulièrement des malades atteints de ce mal, croire qu'on est maître de ses propres crises parce qu'on intervient dans celles des autres relève de la confusion absolue.

- vous êtes atteint d'une crise de Petersberg ... il faut opérer ...
- mais nous, on voudrait seulement ...
- perdons pas de temps, on va vous planifier l'opération avec l'aide de la cellule de planification stratégique, on va vous gérer, laissez-nous faire, la mission ...

Faire l'Europe prendra du temps, et il est inéluctable que les Nations européennes décident le seul geste qui donne sens à la souveraineté, celui de l'aliéner volontairement à un projet dépassant.

Ce geste devrait lever aussitôt un certain nombre d'ambigüités et d'apories dans la conception des opérations militaires extérieures.

## Entour personnel et niche environnementale

le 13 mars 1998

### Résumé

La distinction conceptuelle entre entour personnel et niche environnementale permet de penser de façon originale beaucoup d'expériences troublantes de la vie quotidienne, et peut-être aussi des questions complexes comme celles des banlieues

### Mots-clés

Niche environnementale, entour, sensation, présence à soi-même, attention, intention, accommodation, constitution de la subjectivité, précarité de la présence, réification, différends-litiges

Henri Laborit aimait raconter comment nous habitons ce qu'il appelait une niche environnementale. D'autres, comme François Rastier, préfèrent parler d'entour pour évoquer ce qui nous entoure.

J'aimerais construire un dispositif conceptuel distinguant et intriquant ces deux notions, dans le but de disposer d'un cadre d'interprétation original pour exprimer des expériences toutes simples de la vie courante.

Assis à ma table de travail, mon entour est fait des idées qui se présentent à mon esprit, de la tasse de café tiède qui stimule ma perception visuelle et olfactive, du piano qui bientôt me convaincra de la nécessité d'un intermède musical à ma séance de travail, et encore de la sensation d'avoir des doigts lorsqu'ils frappent les touches du clavier de mon ordinateur.

Mais la tasse de café ne participe pas, à proprement parlé, de mon entour : c'est bien plutôt la présence actuelle de la possibilité de boire le café dont je sens l'arôme qui en participe et, corrélativement, qui prend forme dans la tasse en la chargeant du statut d'objet potentiel de mon action.

De même, mon corps propre n'est présent que lorsqu'il est confronté, et sentir mes doigts sur le clavier d'ordinateur révèle à la fois mes doigts et le clavier comme corrélatifs objectifs d'une sensation qui, elle seule, contribue à la constitution de mon entour.

Ainsi, l'entour n'est pas un lieu ou un territoire, et n'a aucun caractère topologique : l'entour est une présence, et cette présence ouvre immédiatement un monde. L'entour, qui atteste la présence à soi-même, est ressenti comme une présence.

L'entour encore, c'est la présence immédiate à soi-même qui se mue en "présence de quelque chose" à "soi comme quelqu'un". Autrement dit, ce ne sont pas les choses qui entrent dans mon entour mais "moi comme entour" qui élabore "les choses" et "moi comme sujet".

Il convient d'enquêter sur cette distinction entre "moi comme entour" et "moi comme sujet" avant de statuer sur la notion de niche environnementale.

Qu'est-ce qui, du café fumant à portée de ma main ou de ma soif, cause mon geste de prendre la tasse ? Mes intentions courbent sans cesse mon entour, et la moindre pensée vagabonde peut à tout moment évincer le clavier d'ordinateur ou la tasse de café hors de ma présence, et convertir un entour studieux en un entour onirique. A l'inverse, des potentialités saillent sans cesse de mon entour qui attirent mon attention et esquissent mes intentions.

L'entour scintille, et il est pulsé comme un flux.

On devine alors comment émerge un sujet intentionnel à partir d'un entour comme pure présence, dans le même mouvement qui, pour ce sujet, fait advenir des choses hors de la gangue du monde.

On intuite également comment l'entour est aussi le lieu de manifestation de l'altérité. En effet la présence de l'autre (dont on dira parfois qu'il a de la présence), son intrusion dans mon entour, se constitue précisément dans l'éprouvé d'une réémergence d'un entour qui apparaît comme redéployé autour d'autres attracteurs, dès lors que la présence de l'autre est évoquée ou manifestée en chair et en os.

Mais si l'autre se constitue pour moi autour de la façon dont il perturbe mon entour, on pourrait en dire autant d'une œuvre d'art ou de bien d'autres artefacts. La différence, c'est que l'autre est parfois mon concurrent dans l'organisation d'une niche environnementale qui prescrira plus ou moins le déploiement de mon entour.

Le moment est venu de présenter la notion de niche environnementale.

Notre entour, essence de la présence et pourtant sans cesse en avant, a propension à nicher dans la familiarité et tracer des figures récurrentes, privilégiant des gestes et des attitudes qui élisent des schémas et des lieux. Certes le lieu, le territoire dans sa particularité, rassure, en ce qu'il fournit une mesure de la reproductibilité des attitudes et une provocation de la précarité de la présence. Mais l'unité de lieu est aussi, souvent, la condition même de l'expression d'un sens.

Considérons l'exemple de l'aménagement intérieur d'un logement individuel lors de sa prise de possession. Il n'y a guère que deux positions envisageables : la première consiste à s'intéresser au lieu tel qu'il se donne dans sa diaphanie, et consiste à éviter soigneusement toute inscription matérielle de signes en marquant la possession. La seconde est un processus dialogique de conformation du lieu par réinterprétation continue : elle conduit le maître des lieux à se projeter dans ses murs.

La niche environnementale constitue ainsi un attracteur de l'entour, qui prescrit son émergence et lui confère de la rémanence, quand en retour il engramme la trace de l'avènement de l'entour. Elle est réification et engramme, un peu comme l'outil ou l'instrument prescrit un usage et rend compte d'une tradition d'utilisation.

Imaginons encore deux personnes, mettons un couple de fiancés, qui emménagent ensemble dans un appartement. L'entour de chacune des deux personnes dépendra de la présence de l'autre, et sera incliné par le projet commun de vivre ensemble.

La réification de ces entours sous influence devra conduire à une niche environnementale praticable par les deux parties prenantes. Il y aura des confrontations, et selon le mot de Jean-François Lyotard, des différends devront prendre la forme de litiges, c'est-à-dire qu'ils devront passer de la sphère de l'entour, non négociable, à celle de la niche environnementale, lieu même du conflit et de la négociation.

Ce passage n'est pas régi par des lois strictes, et il n'y a rien qui permette de déduire une niche environnementale d'un vécu d'entour (devant une œuvre d'art, qui peut prévoir le ressenti et l'émotion de l'autre ?) ni l'inverse (le

prisonnier peut rêver de prairies derrière ses barreaux, et l'explorateur penser à la mort devant d'immense étendues lumineuses).

Considérons un autre exemple pour se convaincre : qui peut cracher un peu de sa salive dans une cuillère et la ravalier ensuite sans dégoût ? La salive non crachée n'est pas de la salive objectivée, mais elle est aprésentée, au moment du crachat, comme faisant partie de son entour : son objectivation coïncide avec le crachat, et l'intègre dans la niche environnementale, en lui conférant le statut de crachat, qui fait ressentir un rejet, empêchant la réintégration de la salive.

Un dernier exemple : pourquoi préfère-t-on en général voyager dans le sens de la marche en train ? Dans le sens de la marche, j'accomode à l'infini, devant moi, relaxé, quand mon attention se fixe sur un point de détail, mettons un troupeau de vaches au loin. Le mouvement du train rapproche naturellement les vaches, et me permet de focaliser mon attention au fil du mouvement, jusqu'à voir distinctement les vaches regarder le train : je peux alors reprendre une accommodation à l'infini, ravi d'une expérience cognitive dans laquelle le mouvement a joué pour moi.

Assis dans le sens inverse du train, toute attention est vaine, car le mouvement m'éloigne aussitôt de l'objet de ma curiosité : il me faudrait choisir aléatoirement des lieux et parier que mon attention naîtra de leur rapprochement, ce qui est manifestement contraire au caractère intentionnel de l'attention. En choisissant de m'asseoir dans le sens de la marche du train, je cherche à tirer parti d'une niche environnementale (le train en instance de marche) pour rendre agréable un vécu d'entour (l'expérience d'enquête cognitive que constitue l'exploration d'un paysage).

Je suggère d'admettre que l'entour est le lieu de conscience immédiate de la personne, et que la niche environnementale est le lieu de constitution de sa subjectivité, nativement marquée par la présence de l'autre.

Ce simple modèle pourrait peut-être rendre compte de questions aussi difficiles que la question du territoire dans les banlieues dites "difficiles".

## **L'innovation, le changement et la technologie**

le 23 mars 1998

### Résumé

Le changement favorise ceux qui savent l'exploiter, et ce sont souvent ceux-là même qui impulsent le changement, en déplaçant des usages grâce à l'introduction d'une technologie ad hoc

### Mots-clés

Innovation et changement, escalier de service et ascenseur, discernement des catégories sociales, automobile individuelle, aménagement de l'espace urbain, appariement sélectif, technologie, banlieues

Ce n'est pas tant l'innovation qui produit le changement que le changement qui favorise ceux qui savent l'exploiter. Exploiter le changement s'appelle innover.

La technologie constitue fréquemment le biais (l'artifice) par lequel le changement est manifesté, et l'innovation provoquée : elle n'est pas l'innovation, mais elle la suscite en exigeant son remplissage de sens.

C'est ainsi que l'apparition de l'ascenseur et sa diffusion progressive ouvre une profonde transformation de l'aménagement du centre des grandes villes, depuis la fin du siècle dernier.

D'abord réservés au personnel de maison et aux plus démunis, les étages élevés d'immeuble étaient d'autant plus facilement accessibles au logement qu'ils étaient difficilement accessibles par les escaliers. L'escalier de service discrimine les conditions sociales et ouvre leur cohabitation dans le même immeuble. Pourvu que les escaliers soient séparés et qu'on sache qui emprunte quoi, l'immeuble est institué comme lieu privilégié d'organisation du discernement des catégories sociales.

L'apparition d'un ascenseur dans une cage d'escalier, lorsque cet ascenseur n'est pas purement et simplement interdit aux locataires des étages supérieurs (je connais des immeubles parisiens dans lesquels cet interdit est toujours en vigueur), bouleverse en profondeur les pratiques et invite à l'innovation.

Bravant la structure traditionnelle, des éléments incontrôlés appartenant aux classes sociales aisées vont rechercher lumière et vue imprenable dans les étages, estimant que l'ascenseur leur en offre la possibilité raisonnable. Très vite, la valorisation des étages plus élevés opère, qui se traduit par un nouvel ordre immobilier : le lieu de discrimination-articulation sociale n'est plus tant l'immeuble comme empilement vertical d'étages, mais la ville comme assemblage horizontal de quartiers.

En effet, l'étage d'immeuble perdant sa puissance symbolique, celle de matérialiser clairement une hiérarchie sociale et de faire sentir à chacun, quotidiennement, sa classe d'appartenance (avez-vous déjà gravi six étages d'escalier de service avec des provisions familiales aux bras ?), il faut innover pour produire une autre catégorie de matérialisation, lisible par tous et logiquement légitimée.

Pas question de décréter symboliquement qu'un immeuble sur quatre sera bourgeois : il s'agit que la discrimination acquiert un substrat matériel très fort, qui prescrive des pratiques publiques quotidiennes (il est évidemment très important que l'espace de discrimination soit un espace public).

Seule la notion de quartier répond à la spécification. Structurés autour d'éléments privilégiés comme les parcs, les centres d'activité et autres lieux publics, les quartiers organisent la nouvelle donne sociale, par le double jeu prescriptif du marché de l'accession d'une part, du service collectif d'autre part (entretien, nettoyage, aménagement des interstices publics, logistique de transport ...).

De façon caricaturale, le quartier réifie et symbolise la discrimination que réifiait et symbolisait l'étage d'immeuble, avant l'avènement de la technologie ascenseur. Insistons sur un point : la notion de quartier est construite pour discriminer, et chacun doit sentir quotidiennement et publiquement, dans la pratique banale de son quartier, à quelle classe il appartient. L'infrastructure publique doit en porter la marque manifeste, l'ultime marque consistant, en cas de brouillage ou de rébellion, de déclarer publiquement tel ou tel quartier comme "en difficulté".

Mais une nouvelle technologie va bientôt inviter à des innovations concurrentes et bien plus radicales encore que celles induites par l'usage des ascenseurs dans les immeubles. La rapide démocratisation de l'automobile individuelle aura notamment des conséquences considérables sur l'aménagement de nos espaces urbains.

Au début du siècle, quelques pionniers imaginent une technologie révolutionnaire, qui va bouleverser le monde de la distribution de produits de consommation courante. Il s'agit du supermarché en libre service, dont l'avènement est directement lié à la multiplication du parc d'automobiles individuelles.

Le constat d'origine est simple : plutôt que de situer les centres de distribution de produits de grande consommation au cœur des villes, pourquoi ne pas les situer à la périphérie ? En effet, il est beaucoup plus rapide et plus facile d'utiliser son automobile pour se rendre dans un lieu périphérique qu'au centre de la ville, pour des raisons topologiques évidentes : quand le centre est unique et objet de toutes les convergences (embouteillages, difficulté pour stationner les automobiles), la périphérie est multiple et ouverte.

Aussitôt dit, aussitôt fait : une cascade d'innovations s'en suit rapidement, qui provoquera une concurrence acharnée des distributeurs. En périphérie, le terrain est moins cher, il est facile de réaliser de vastes parcs de stationnement et d'organiser de vastes rayons qui présentent tous les produits. Il n'est plus nécessaire de disposer de vendeurs, puisque l'acheteur peut appréhender l'ensemble des produits lui-même : on créera un étiquetage et un emballage sophistiqués, une logistique de présentation et d'approvisionnement. Les prix baisseront très vite, grâce à une spirale amorcée par la suppression des vendeurs, et déployées par une demande croissante.

Bientôt, le métier de grande distribution se rapprochera de celui de banquier, et les premières grandes fortunes ne se feront pas en jouant sur des marges de prix, mais bien davantage sur des délais de paiement : quand le client paie comptant, le fournisseur du distributeur sera contraint d'accepter des règlements à longues échéances, le différentiel engendrant de juteux profits boursiers.

Si les supermarchés de la distribution ont ouvert la conquête des banlieues, les promoteurs immobiliers n'ont pas tardé à leur emboîter le pas, jouant sur le même constat séduisant : grâce à leur automobile, beaucoup ont pu accéder à des pavillons individuels éloignés du centre des villes. Ce furent surtout des représentants des classes moyennes, qui voyaient là un moyen d'échapper à la discrimination sociale, quand d'autres s'adonnaient au difficile sport de résidence secondaire.



Mais la discrimination niche jusque dans les cimetières, et les banlieues elles-mêmes n'ont pas tardé à réaliser la sacro-sainte matérialisation de leur différence. Olivier Mongin l'analyse dans un éditorial récent de la revue Esprit : les banlieues pratiquent un radical appariement sélectif, basé sur le désintéressement définitif de ce qui se passe à côté, dans la banlieue voisine. Des banlieues dortoir peuvent désormais jouxter des banlieues résidentielles ou des centres d'affaire. C'est ainsi qu'aux États-Unis, la qualité des centres d'éducation est un critère extrêmement sélectif pour les banlieues, et le marché immobilier est directement indexé sur le classement hiérarchique de ces centres.

L'ascenseur a permis aux classes aisées de revendiquer des étages d'immeuble traditionnellement alloués aux classes défavorisées. Ici, la technologie a motivé les plus riches qui ont pu, en conséquence, maintenir cette technologie en situation de performance.

Dans les banlieues les plus pauvres, conquises et architecturées comme les autres autour de l'automobile, un phénomène nouveau est advenu : les habitants de certaines banlieues ont été contraints de se passer d'automobile, pour des raisons financières souvent liées au chômage. Privés d'automobile ou encore privés de travail dans une ville dortoir, piégés, sans retour ... habitants d'une banlieue qui se discrédite, qui accueillera très vite des déshérités. Privés de la technologie originaire, dans des lieux sans densité, vides de sens pour le piéton, hors se mettre à la planche à roulettes, aux patins ou aux rollers.

L'automobile individuelle a provoqué l'innovation à grande échelle. En concernant les plus fragiles, qui ont vu dans cette technologie l'instrument de la liberté privée, son avènement a paradoxalement impulsé la structuration d'un espace public profondément changé, supportée par une croissance économique sans précédent.

Les politiques de la ville, destinées à venir en aide à nombre de nos concitoyens, restent anecdotiques, et ce par construction. Les solutions radicales viendront probablement d'ailleurs, impulsées par des contingences technologiques qui déplaceront à nouveaux les problèmes.

## **Interprétation d'images satellitaires et émotion subjective**

le 31 mars 1998

### Résumé

L'avènement des ordinateurs numériques transforme radicalement l'usage et le sens de l'imagerie satellitaire, même si l'interprétation d'une photographie constitue nativement et définitivement un acte d'engagement subjectif

### Mots-clés

Imagerie satellitaire, renseignement, UEO, calcul topologique, géoréférence, ergonomie cognitive, dessin vectoriel, photographie, camp de réfugiés, émotion, hypertexte, taxinomie, raison graphique-computationnelle, perception, le loup de Tex Avery, le regard comme enquête et procès, Lamartine

Ce texte propose quelques pistes de réflexion sur l'imagerie satellitaire et son usage dans le domaine du renseignement. Il est inspiré de la visite du Centre Satellitaire de l'Union de l'Europe Occidentale, à Torrejón.

Examinons tout d'abord la raison qui fait que l'avènement des ordinateurs change radicalement notre manière d'envisager l'interprétation des images satellitaires.

Cette raison provient de la conjugaison de trois phénomènes qui sont tous les trois intimement liés aux possibilités ouvertes par les machines à manipuler les symboles que sont les ordinateurs.

Le premier phénomène concerne le calcul topologique, qui permet d'imposer une norme de distance à un espace et à disposer rapidement de fonctions de calcul élémentaires ou sophistiquées sur cet espace. C'est ainsi qu'on peut affecter à une image satellitaire l'espace occupé sur la Terre par la zone imagée et calculer aisément, par de simples désignations "à la souris" et grâce à des métaphores graphiques appropriées, les coordonnées réelles de points caractéristiques représentés, mais aussi des distances et des surfaces.

Pourvu qu'on dispose également de références d'altitude, ces fonctions ouvrent la porte à des simulations utiles et néanmoins assez faciles à réaliser comme la détermination d'une ligne de partage des eaux ou encore la surface immergée d'une région au Nord d'un parallèle.

Dans ce registre, les limites sont à chercher dans la qualité des données de référence (ceci est un peu compliqué par la non rotondité de la Terre) et dans la rigueur de conception de l'ergonomie des outils qui instrumenteront les manipulations symboliques.

Le deuxième phénomène concerne le dessin vectoriel, qui permet de représenter graphiquement des figures de toutes sortes (ponctuelles, linéaires, surfaciques ou volumiques), aptes à symboliser avec pertinence des objets ou des concepts du monde réel, pourvu qu'on ait été assez rigoureux pour établir à l'avance des normes de représentation qui prescrivent le plus adroitement possible l'interprétation et l'usage de ces symboles.

Rien n'interdira alors de géoréférencer ces objets lors de leur création, et par exemple de les afficher en surimpression d'une image satellitaire pour constituer diverses couches thématiques qui contraindront l'interprétation de la photographie. Rien n'interdira non plus d'instituer une gestion de la création de ces symboles (par exemple, on contrôlera automatiquement qu'un symbole représentant un avion ne se trouve pas situé sur un terrain marécageux, ou tout au moins on préviendra l'interprète du caractère peu plausible de son interprétation) ou de leur affichage (pour éviter l'impression de confusion qui résulterait de l'affichage de trop nombreux symboles, on organise la symbolique en couches thématiques qu'on regroupe par commodité).

Les limites de ce genre de pratique sont d'ordre ergonomique, et soulèvent de très intéressantes questions dont la plupart correspondent à des problèmes de recherche ouverts : par exemple, des difficultés surgissent lorsqu'on désire coupler des actes de navigation topologique à un comportement pertinent des symboles associés à une image. Ce couplage est pourtant nécessaire : sans cela, zoomer sur une image qui représente un régiment aux normes OTAN (un rectangle supportant une icône reconnaissable) risquerait fort de conduire à une image limitée à un énorme rectangle ! Et puis, sommes-nous certains qu'à partir d'une certaine échelle, le régiment soit encore la notion opérationnelle la plus pertinente à représenter ? Ces remarques ouvrent le délicat dossier de la sémantique des symboles graphiques, et plus généralement celui de la simulation et de la réalité virtuelle.

Le troisième phénomène s'apparente à la représentation des connaissances par des objets symboliques, organisés selon des modes inspirés de la philosophie grecque et qui permettent en théorie la description économique et rigoureuse d'un univers conceptuel complexe. Le mode privilégié d'organisation de ces connaissances ressemble un peu aux taxinomies élaborées à grand peine par les botanistes du siècle dernier, visant à synthétiser un domaine entier de connaissance en établissant des héritages fondamentaux entre concepts.

L'informatisation de ces procédés, qui n'est pas sans poser de très difficiles problèmes lors de l'acquisition et la maintenance de ces connaissances, est à la base d'une révolution dans la manière de concevoir l'exploitation interactive de vastes gisements de connaissances préalablement formalisés.

C'est ainsi qu'un régiment de chars particulier sera caractérisé par certains paramètres spécifiques, tout en héritant d'un certain nombre de propriétés génériques à tout régiment de chars, voire à tout régiment.

La conjugaison des trois phénomènes précédents ouvre véritablement un monde nouveau pour l'interprétation d'images satellites assistée par ordinateur, que certains appellent déjà le monde de la raison computationnelle, signifiant par là que ces possibilités autorisent un mode de pensée aussi radicalement nouveau que l'était en son temps l'avènement de la raison graphique, manifesté par l'apparition de l'écriture.

Cette considération n'est peut-être pas excessive. Comment, en effet, penser une requête aussi puissante que celle-ci, signifiée par un simple geste de désignation "à la souris" : "Quel est le rapport de force prévisionnel dans telle zone de la photographie ?" ?

Dans cet exemple, l'ordinateur "sait" extraire les objets symboliques contenus dans la zone désignée par simple encerclement, puis enquêter sur la nature de ces objets en terme de puissance de feu et d'appartenance à telle ou telle armée, et enfin présenter un synoptique détaillé du rapport de force, en tenant éventuellement compte de modèles de déplacement des mobiles en fonction du terrain. Et cela, aucun décideur ne peut le faire sans un cet outil.

On a le sentiment que l'ordinateur permet dans une certaine mesure de compenser la puissance d'interprétation qu'on a perdue lorsqu'on s'est résigné à confondre la photographie avec ce qu'elle représente. Il convient de préciser ce sentiment et d'examiner les fondements de sa constitution, ce qui passe par une méditation sur la perception.

Percevoir est un acte à part entière. Cela signifie que la perception manifeste un projet intentionnel autant qu'elle le détermine. En d'autres termes, perception et engagement sont inséparables.

C'est ainsi que les yeux exorbités du célèbre loup de Tex Avery nous en apprennent long sur le regard. Regarder est une activité à part entière, qui certes mobilise l'œil et le corps, mais aussi signifie et détermine un projet. Le regard est à lui seul enquête et procès. S'il n'y a pas de regard figé, c'est parce que le regard est par nature action, qui se déploie dans l'exacte mesure de l'interprétation qu'il produit et motive dans un même mouvement.

Essayez donc de regarder gratuitement, et constatez comme cette gratuité artificielle commute aussitôt en une déflagration de l'attention qui scintille, détoure, entoure, contourne, parcourt, faisant jaillir l'intérêt et le projet, soupeser les possibles, réformer les hypothèses et conformer les envies. L'œil alors focalise, cadre, filtre, scrute et déjà agrège, corrèle, fusionne, renonce, dénonce.

Le plus souvent, l'acte de regarder est étroitement coordonné à d'autres actes de perception et à des gestes opérants sur le monde. Mais il arrive qu'il en soit autrement : la contemplation par exemple consiste à focaliser à l'infini sur un vaste horizon, sans intention prédéterminée. On peut penser à Lamartine dans ses méditations poétiques, et tout particulièrement à l'admirable "Isolement".

Une photographie est la trace d'un regard intentionnel, retranchée derrière un objet permanent. Mais la permanence de l'objet ne fige nullement la perception qu'on peut en avoir : regarder une photographie est un acte d'interprétation qui, bien que contraint par la nature de l'objet, a toujours pour visée la constitution compulsive du sens. Ce qui fascine dans une photographie, c'est précisément la révélation que le sens de l'objet permanent n'est pas permanent, et qu'il se donne sans cesse de façon nouvelle. L'énigme de l'intention du photographe est pour beaucoup dans cette fascination.

L'impression de puissance se fait plus forte lorsque l'usage de prothèses optiques permettent au photographe de donner à voir sans prothèse des photographies qui représentent des scènes ordinairement inaccessibles. C'est ainsi que les images satellitaires constituent un défi étonnant à la perception visuelle : elles donnent à voir une globalité géographique, prise "du dessus", depuis un lieu pour le moins inhabituel à l'homme, sans qu'un geste humain prédestine l'objet dans son contenu visuel.

Nous avons pris conscience que le regard mêle l'acte cognitif au geste physique du corps et de l'œil. Si la photographie prescrit largement le geste physique du corps et de l'œil, elle stimule en revanche l'élucidation cognitive de son sens. Mais avec la photographie, le regard bute sur la représentation (la focale est fixée, le cadre réduit, la lumière inactive, le mouvement est définitivement fixé dans le flou qui l'évoque). La photo prescrit largement les modalités physiques du regard : l'activité d'interprétation est courbée, il y a suspension du geste physique et exacerbation de l'acte cognitif.

La photographie tout à la fois fascine le regard et le frustre, et ceci est tout particulièrement vrai de l'image satellitaire, qui flatte la puissance par son caractère de domination (quand elle n'incite pas à la contemplation),

mais prive le regard de son expression investigatrice, d'autant plus que l'image vient de nulle part et ne résulte de nulle intuition de photographe.

Les photo-interprètes, tant les experts du début de la chaîne de traitement que les décideurs exploitant, n'auront de cesse d'imaginer des artifices permettant de désintellectualiser l'image et de lui redonner sa plasticité. L'idéal mythique serait en fait de revenir à l'état originare qui précède l'objectivation de la perception dans l'image !

Pour compenser l'activité musculaire réflexe de l'œil et du corps engagée dans le regard, l'idée est de doter l'image d'une plasticité artificielle, qui simulerait en quelque sorte cette activité réflexe ou la remplacerait par une activité réfléchie correspondante. A l'heure du discours scientifique magnifié, pourquoi ne pas investir l'image de moyens de répondre aux questions qu'aiment poser les scientifiques ?

Il s'agit pour cela de replier sans cesse l'interprétation de l'image sur elle-même, pour en quelque sorte densifier son aptitude à prendre en charge la raison raisonnante, et seul l'ordinateur comme technique autorise une telle pratique. Mais cette affirmation mérite une explication. Et d'abord, précisons ce que nous entendons par "interprétation d'images repliée sur elle-même".

A priori, l'interprétation d'une image pourrait se traduire par un ensemble de commentaires textuels, certains textes pointant à la manière de légendes sur tel ou tel détail de la photographie, un peu comme le font les radiologues préparant un dossier médical à la demande d'un chirurgien s'interrogeant sur les modalités d'une intervention.

Le dossier pourrait certes être enrichi de schémas, de dessins, d'icônes, de plans, de flèches de désignation, de traces surlignées, et le texte pourrait tendre vers un hypertexte, un peu comme dans l'édition moderne (un hypertexte est un texte structuré de façon à ouvrir les modalités de sa lecture, afin de permettre à chaque lecteur de parcourir le document par des chemins de traverse, grâce à des pointeurs aussi variés que des notes, des index, une table des matières, une bibliographie ou des résumés).

Rien ne justifie a priori qu'on rabatte (qu'on replie) le commentaire de l'image sur l'image elle-même, en cherchant à l'augmenter d'une symbolique qui prescrive son interprétation à venir. Cette pratique, au fond, n'a de sens que parce qu'elle ouvre à l'exploitation informatique d'une image surdéterminée, à la manière présentée ci-dessus.

Cette attitude de surcharge interprétative de l'image, qui engendre des images "augmentées" au sens de la réalité augmentée, n'est pas sans conséquence sur le sens de l'acte d'interprétation. Car incontestablement l'image, et tout particulièrement l'image satellite, jouit d'un privilège de réalisme, privilège particulièrement goûté à notre époque. Il se trouve que ce privilège, qui ferait de l'image une donnée plus concrète, plus conforme à la réalité que tout autre, est largement usurpé.

L'interprétation de telles images est une activité qui n'a de sens que dans un contexte très particulier : c'est l'interprétation du territoire et de son aménagement humain comme signe de transformations ou d'activités permettant des estimations ou des prévisions. Mais rien ne distingue l'image satellite d'un camp de réfugiés mourant de soif d'un camp de réfugiés établis dans des conditions sanitaires supportables.

C'est là le "scandale" de ce type de photographie, mais c'est peut-être là aussi une des raisons de la fascination qu'elle exerce. L'image satellitaire laisse croire à la possibilité d'une gestion du monde par en dessus, sans s'en approcher et sans s'y commettre, en ne reconnaissant de l'Homme que le corrélat (la trace dans le monde) de son industrielle activité.

Ce qu'on perd avec la photographie, ce n'est pas l'éprouvé, mais l'éprouvé "qui peut quelque chose", l'éprouvé vécu dans l'immédiateté et dans l'ouverture à l'émotion, c'est-à-dire à l'action l'immédiate. Avec la photographie, l'émotion est suspendue de sa destination et se prend pour objet, dans un repli réflexif.

## Interprétation d'images satellitaires et émotion subjective

La raison computationnelle permet de regagner en rationalité ce qu'on a perdu en émotion. L'un permet-il de compenser l'autre ? La question est sans doute mal posée, et il convient peut-être mieux d'ouvrir des champs exploratoires et de se demander où va nicher l'éprouvé ainsi déniché par une nouvelle raison.

Il en va d'une conviction philosophique, qui pose l'irréductibilité de la conscience immédiate, et la destinée ultimement subjective de la raison. Une raison n'est telle que pour convoquer l'émotion.

## Activités coopératives, interopérabilité et réorganisation des Armées

le 20 avril 1998

### Résumé

La modélisation d'activités coopératives mêle de nombreuses questions, parmi lesquelles la technologie a un rôle à jouer sans qu'il soit nécessaire de postuler la rationalité des acteurs, quand l'approche militaire est encore trop marquée par une tradition hiérarchique réductrice, qui tend vers le dévalement technologique

### Mots-clés

Cueillette de champignons, redondance de la communication humaine, sémiotique, pragmatique, sémantique, syntaxe, systémique, coopération, interopérabilité, principe de rationalité, agent rationnel, décomposition analytique, réservoir de forces, DCN, état-major modulaire, réorganisation des Armées, activité multiparticipant coordonnée

Considérons un groupe d'amis partis ramasser des champignons en forêt. Ils se dispersent sans trop s'éloigner, bavardent et arguent de considérations diverses sur le calme de la forêt et la joie d'être ensemble, tout en s'informant et échangeant des conseils sur la cueillette et les champignons.

Certaines scènes étonnantes ont lieu ça et là, comme ce dialogue surpris entre un cueilleur égaré et le groupe de ses congénères :

- le cueilleur égaré : "Où êtes-vous ?"
- un cueilleur, agitant les bras : "On est là !"
- le cueilleur égaré : "Où ça ?"
- un cueilleur, ayant escaladé un petit promontoire : "Là, près du gros chêne !"
- le cueilleur égaré : "Attendez-moi, j'arrive !"

La communication humaine est naturellement multimodale et multimédia, abondamment redondante dans ses modalités d'expression. Le cueilleur égaré constate qu'il vient de perdre ses congénères sur le registre de la communication visuelle.

Mais il sait que, le son étant omnidirectionnel et franchissant les obstacles du terrain, le registre audio reste utilisable. Sa stratégie, en réalité essentiellement implicite, va consister à mobiliser toutes les propriétés du canal sonore pour reconstruire interactivement l'intégralité de la palette de liens de communication avec le groupe.

En quelque sorte, la rupture du médium visuel constitue le signe qui déclenche une stratégie de recouvrement de la redondance rassurante des modes de communication complémentaires.

La première tirade du cueilleur égaré, le cri "Où êtes-vous ?" alerte un membre du groupe : c'est là sa fonction première, et le contenu sémantique de la tirade n'a pas grande importance (le cri étant même réductible dans certains cas à une simple onomatopée). Le cueilleur alerté prend conscience que son camarade est en train de se perdre, et il répond à l'injonction, sachant pertinemment qu'une réponse permettra la localisation directionnelle du

groupe de cueilleurs : c'est pourquoi il double sa réponse de mouvements de bras, augmentant les opportunités d'être vu.

La suite du dialogue est également interprétable en termes de stratégie de communication. Il importe de remarquer combien cette scène d'apparence banale fait appel à des connaissances implicites sur la communication humaine et sur les intentions de personnes en situation de ramasser des champignons en forêt.

La complexité de la scène ne repose sur aucune base technologique, et on a choisi cet exemple pour bien montrer que la question de l'activité multiparticipant coordonnée n'est pas, a priori, dimensionnée ni par la technologie, ni par un quelconque postulat de rationalité des acteurs. Il est intéressant de se demander ce que devient un tel dialogue si l'un des cueilleurs est sourd, si l'un des cueilleurs est aliéné, si l'un des cueilleurs ignore tout de la forêt, si l'un des protagonistes est un animal domestique (un porc chercheur de truffes), si les cueilleurs disposent de liaison radio, si la forêt est enneigée au point d'amortir considérablement la propagation sonore.

Remarquons encore que personne n'est convenu explicitement avant de partir en forêt "Voilà, si quelqu'un se perd, il criera en direction des autres, qui devront lui répondre de telle façon ...", personne ne sait explicitement qu'une partie des échanges verbaux entre cueilleurs distants, apparemment anodins, a pour objectif profond de maintenir un contact sonore, garant d'un potentiel de communication.

Des spécialistes des sciences de l'organisation comme Mintzberg au Canada proposent des modèles pour rendre compte de la stratégie de coopération entre différents acteurs, distinguant la sémantique de la communication (ici, la résolution collective du problème que constitue la cueillette), sa pragmatique (ici, les actes de coordination des acteurs, souvent mêlés aux actes de résolution de problème), sa syntaxe (les modalités de communication, qui dépendent de la technologie qui les supporte, à savoir ici les caractéristiques techniques des média engagées).

Selon ces modèles systémiques, il apparaît que ces trois facettes de la communication interagissent pour la caractériser et la spécifier. Il ressort notamment que pour concevoir un système d'information et de communication ou un système informatisé d'aide à la décision, il est nécessaire de modéliser ensemble les trois facettes de la coopération, sans se limiter à son seul versant syntaxique.

Pratiquer autrement, c'est abonder dans le dévalement technologique, et accepter de déplacer la coopération plutôt que de l'assister.

Cette réflexion montre que la question de l'action coopérative ne se satisfait pas d'approches réductrices qui prôneraient une organisation analytique et hiérarchique des acteurs sans tenir compte de l'ensemble du phénomène dans sa complexité. Dans notre exemple, une approche superficielle conduirait à une spécialisation des cueilleurs, la création d'agents de liaison dédiés, chargés d'aller d'un cueilleur à l'autre et mettant en œuvre des algorithmes sophistiqués pour se faire remplacer en cas d'égarement (du type de celui imaginé par les enfants qui jouent au facteur en formant une ronde et en déposant un mouchoir derrière le dos d'un joueur qu'on espère étourdi). Certains agents seraient spécialisés dans le tri des champignons et leur validation gastronomique, d'autres baliseraient le terrain exploré pour optimiser la cueillette, d'autres encore organiseraient le regroupement des champignons pour minimiser les trajets.

Le plaisir de la cueillette serait rapidement transformé en corvée contre-productive.

Concluons provisoirement que l'étude d'activités coopératives multiparticipant est une discipline répertoriée en sciences humaines, qui ne postule pas nécessairement la rationalité des agents engagés ni ne considère la technologie comme centrale. Bien au contraire, ses principes sont ceux de la sémiotique et de l'herméneutique, posant la codétermination en marche d'un certain nombre de rapports intentionnels entre les acteurs.



"Dis-moi ce que veux, ce que peux, ce que sais, je te dirai ce que fais".

Cet adage imaginaire caractérise assez bien le principe de rationalité auquel adhèrent implicitement un grand nombre des organisateurs de nos institutions. Ce principe pose le sujet humain comme un agent rationnel dont l'action résulterait de décisions prescrites quasi mécaniquement par la donnée de buts rationnels, de compétences et de connaissances.

Bien distingués, ces trois ingrédients permettent incidemment de penser à peu de frais l'action coopérative comme nécessitant des buts communs explicites, des compétences individuelles complémentaires et interopérables, ainsi que la connaissance partagée d'une discipline de coordination.

Pour conférer au dispositif coopératif une capacité d'adaptation dynamique, il suffirait de scinder son contrôle en trois parts, l'une exprimant des principes quasi immuables et connus de tous qu'on appellera la doctrine, l'autre d'évolution lente et globale qu'on appellera la stratégie et dont on confiera l'évolution à un agent rationnel spécifique (cet agent, en vertu d'un principe de décomposabilité analytique qui complète le modèle, opère à un niveau d'abstraction supérieur), et la dernière qu'on baptisera tactique pour indiquer la possibilité permanente de régler les rapports contingents qu'entretiennent les buts, les compétences et les connaissances.

Ce modèle apophantique (il est impossible de le remettre en cause de l'intérieur) présente une stabilité remarquable dès lors qu'on y adhère sans réserve, car il prescrit automatiquement ses propres amendements : lorsqu'il s'avère inefficace, c'est tout simplement qu'il manquait une compétence, qu'une coordination a été mal effectuée, ou encore qu'une certaine stratégie était mal adaptée aux circonstances. Mieux, la mise en œuvre de la fiction rationnelle donne accès infaillible à une transcendance : lorsqu'un ouvrier participe à la réalisation d'une cathédrale ou d'un sous-marin nucléaire, la tension entre son vécu répétitif de gestes industriels et son éprouvé face au corrélat final de la longue activité commune (la cathédrale ou le sous-marin) convoque un mystérieux sentiment de dépassement effectif. Par parenthèse, la quête de cette sensation est bien plus originaire qu'on le croit dans la motivation profonde des participants à un projet d'envergure, et la sous-estimation de ce fait, s'il venait à être réduit et nié par un discours hégémonique sur la rationalisation de la production, conduirait sans doute à d'inexplicables contre-performances (cf. l'organisation de la DCN).

Les variantes du modèle sont infinies, et ses sophistications multiples. Par exemple, on pourra concéder au sujet humain de se considérer non pas comme un agent rationnel unique et finalisé, mais comme un ensemble polyvalent d'agents particuliers qu'il s'agira d'activer avec discernement en fonction des ordres ou (audace subtile) d'un contexte qu'il conviendra d'apprécier. On pourra même octroyer à certains agents la mission inavouable de se faufiler au travers des contradictions institutionnelles pour prévenir de fâcheux achoppements.

C'est ainsi que l'Armée française, dont la nouvelle doctrine privilégie la capacité de projection sur des théâtres extérieurs, entame une réorganisation tout entière centrée sur la métaphore d'une matrice à entrées multiples.

La notion de réservoir de forces projetables en découle, qui vise à disposer de moyens d'action interopérables et polyvalents, combinables selon des modalités variées dans la perspective d'interventions coopératives particulières. L'idée est un peu celle qui prévalait dans l'industrie lors de la mise en place des programmes de logistique intégrée, et qui a conduit à rechercher une réutilisation maximale des équipements de base dans les produits à valeur ajoutée (la méthode de détermination de ces optima est connue sous le nom d'analyse de la valeur). De façon duale au réservoir de forces, la notion d'état-major modulaire est destinée à instrumenter la conduite des opérations sur un mode qu'on voudrait plus souplesment adaptatif, et donc mieux approprié aux situations de crise variées qu'on s'attend à devoir traiter.

On le voit, l'approche est ici fondée sur un principe de rationalité et de primat technologique. Sans avoir suffisamment médité l'exemple de la cueillette des champignons, il s'agirait de traiter la conduite d'opérations extérieures complexes par des considérations normatives sur l'interconnexion des réseaux de transmission de messages et de compatibilité de calibres de munitions. A défaut de réaffirmer le caractère intentionnel des activités humaines, on postule artificiellement la rationalité de toute pratique et de tout comportement.